

Des maires et des rues

1894 et environs : des métiers



La Grand-Rue et le premier emplacement du Lion Noir.

On peut lire quelques lignes significatives sur l'impression que faisait alors notre commune notamment, dans le célèbre Manuel des Voyageurs « Baedeker » de 1896. Encore à vapeur, l'Arpajonnais traversait « le village industriel et peu intéressant du Grand Montrouge » avant d'arriver sur « une belle vue, à droite » à partir du carrefour de la Vache Noire ainsi nommé bien avant l'inauguration du petit train qui, d'ailleurs, était vert bouteille.

Edmond Champeaud, le maire, était à la tête d'une entreprise de charpente, nous l'avons dit, mais bien d'autres petites industries étaient installées auprès et parmi les 1 200 maisons où logeaient pour la plupart les ouvriers à proximité du lieu de leur travail où ils se rendaient à pied. L'agglomération n'avait ni égout ni trottoirs. Tout le monde se connaissait, du simple ouvrier au patron. C'est le règne de la petite entreprise où l'on compte rarement dix employés et qui reste de type familial. Le patron, en général ancien compagnon, a rassemblé quelque argent, peut-être grâce à ses proches ou à la dot de sa femme, parfois fille d'un employeur précédent. Les investissements sont d'ailleurs sommaires. Il en va de même pour le commerçant qui débute garçon

de courses, devient caissier puis associé ou se lance à son compte. Il pose fièrement en blouse impeccable devant sa vitrine au milieu de son personnel sur les cartes postales de l'époque. Les rentes sont stables, ce qui contribue à former la mentalité tant haïe par Léon Bloy qui lance ses anathèmes de son pavillon de la cité Rondelet, avant le triomphe de la grande industrie. On comptait des fabriques de parapluie qui employaient des femmes à domicile, de chaussures, de cirage (le célèbre Lion Noir dont j'aurais aimé qu'un quartier conservât le nom), de produits chimiques (telle que celle dirigée par Louis Rolland au 19 de la Grand-Rue) ou celle des Papiers d'Arménie toujours en activité rue Morel, alors en impasse, des distilleries d'alcool, de vinaigre (Dessaux) ou de bière comme la brasserie Gallia créée par l'Alsacien Wolhüter en 1890 ou Dumesnil, installées dans les anciennes carrières de pierre souterraines du Petit Montrouge (abandonnées vers 1850... après un édit d'interdiction d'exploitation datant de 1813), une laiterie (au début du XX^e siècle, on voyait encore paître des vaches qui n'étaient ni noires ni ivres, sur la Vanne – Montrouge en comptait près de quatre cents ainsi qu'une cinquantaine de porcs et quelques chèvres), des raffineries de sucre, etc. Et tout ce monde

de courses, devient caissier puis associé ou se lance à son compte. Il pose fièrement en blouse impeccable devant sa vitrine au milieu de son personnel sur les cartes postales de l'époque. Les rentes sont stables, ce qui contribue à former la mentalité tant haïe par Léon Bloy qui lance ses anathèmes de son pavillon de la cité Rondelet, avant le triomphe de la grande industrie.

On comptait des fabriques de parapluie qui employaient des femmes à domicile, de chaussures, de cirage (le célèbre Lion Noir dont j'aurais aimé qu'un quartier conservât le nom), de produits chimiques (telle que celle dirigée par Louis Rolland au 19 de la Grand-Rue) ou celle des Papiers d'Arménie toujours en activité rue Morel, alors en impasse, des distilleries d'alcool, de vinaigre (Dessaux) ou de bière comme la brasserie Gallia créée par l'Alsacien Wolhüter en 1890 ou Dumesnil, installées dans les anciennes carrières de pierre souterraines du Petit Montrouge (abandonnées vers 1850... après un édit d'interdiction d'exploitation datant de 1813), une laiterie (au début du XX^e siècle, on voyait encore paître des vaches qui n'étaient ni noires ni ivres, sur la Vanne – Montrouge en comptait près de quatre cents ainsi qu'une cinquantaine de porcs et quelques chèvres), des raffineries de sucre, etc. Et tout ce monde

côtoyait ce qui restait d'agriculteurs, de pépiniéristes, une cinquantaine de maraîchers ou les quatre champignonnistes qui s'occupèrent aussi des carrières jusqu'à ce que l'urbanisation ne s'accommode plus des odeurs des fumiers nécessaires à leur culture. Des horticulteurs quittaient progressivement la capitale, comme cette exploitation transférée en 1889 rue de Fontenay (rue Maurice Arnoux) sur 8 000 m² et qui comprenait 1 488 m² de serres dont une chauffée par thermosiphon pour le forçage, technique innovée par Louis-François Gontier, petit-fils de jardinier, fils de celui du duc de Penthièvre à Sceaux qui, exproprié de Montsouris par le chemin de fer, installe ses vignes, azalées et camélias à Montrouge où il meurt en 1872. Tel autre s'installe cinq ans plus tard sur 5 000 m², 110 route d'Orléans, ou encore son presque voisin sur 3 000 m² et dont les 13 serres couvraient chacune 50 à 60 m².

Il ne faut pas oublier les fabricants de voitures – à cheval évidemment – ni les maréchaux-ferrants, prédécesseurs de nos carrossiers et garagistes. Quant aux « ancêtres » des pompistes, ils opéraient aux alentours de l'actuel cimetière du Montparnasse – au lieu-dit le Grenier-aux-Fourrages – avant qu'un décret signé de Mac Mahon n'en transporte le marché de notre côté des fortifications.

Patrick Vauzelle,
Société historique
et archéologique du Grand Montrouge



Commerçants devant leur boutique.